



Kipiala

ou la rage
d'être soi

Bill
Kouélany

Les Avrils

République du Congo



Brazzaville



À Chris, Samed et Pierre-Manau.

À Louis Moon.

Pour Nicolas Martin-Granel.

Pour Les Ateliers Sahm.

*Pour tous les jeunes artistes
qui ont croisé mon chemin.*

J'aurais dû rester sur mes gardes cette nuit-là. J'aurais dû jouer les cauris et déjouer les signes de la parturition. Mais il y eut ce grand désarroi en revenant sur ma terre natale. Il n'avait pas suffi de m'en éloigner pour être guérie. Si j'avais été une vraie enfant, comme savent l'être les vrais enfants avec leur vraie mère, en foulant de nouveau la terre de Brazzaville en ce soir de juillet 1980, j'aurais su ajuster mes pas sur les empreintes du passé et être sauvée de ma naissance.

Il y eut aussi ce baiser, ce même soir d'été, à l'aéroport international Maya-Maya. C'est dommage que je n'aie pas su embrasser oncle Louis de la même manière que j'avais embrassé tonton Justin ou tonton Barreiz. Si j'avais été une vraie nièce, comme savent l'être les vraies nièces avec les vrais tontons, je n'aurais pas trébuché sur le cul mal dégrossi de Louis et j'aurais pu être sauvée de mon corps de femme : flux blancs et rouges abondants et amers, obstruction des orifices, fantasmes inavoués, tous ces désordres qui m'imposaient leur dictature et

réclamaient « que je leur trouve du travail à n'importe quel salaire » comme aurait dit Sony Labou Tansi. Je ne savais pas encore qu'en faire. Comment les utiliser pour combattre les idées reçues, les interdits, la logique hétérosexuelle, les écoles, les conventions de la culture et de la société congolaises. La norme tout court.

Un monde nouveau s'annonçait. Mon monde. Mais le chemin fut long. Car ce baiser me conduisit d'abord au quartier Bacongo, dans les entrailles gluantes d'une belle-famille où les cafards, les moustiques, les geckos, les crapauds et les asticots, ces habitants ordinaires des cabinets, prirent des formes oppressives quand ma noble famille du quartier Moungali me ferma toutes ses portes. Si j'avais été une vraie Congolaise, comme savent l'être les vraies Congolaises dans une vraie belle-famille congolaise, j'aurais appris à parler le lari, la langue du coin et celle de mes parents, et cela aurait facilité bien des choses.

1993-1994, 5 juin 1997, 29 décembre 1999, chemin des vagabondages, chemin interminable de la guerre civile du Congo, des mois d'errance au cœur du Sud. Si j'avais été une vraie dépressive, comme savent l'être les vraies dépressives dans une société vraiment constipée, j'aurais pu, comme Chronos dévorant ses enfants, m'auto-dévorer. Ci-gît Eulalie-Brigitte. Mais Bill Kouélany, quelle affaire, quel programme !

Oui, j'aurais dû rester sur mes gardes cette nuit-là. Il était écrit qu'il n'en serait pas ainsi, et que jamais ma vie ne serait conventionnelle.

Alors, entre effroi et jubilation, entre raison et instinct, j'avance. Et que le reste s'ensuive !